



## Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine

109-2 | 2021

La montagne et les nouvelles manières de faire connaissance

---

# La montagne et les nouvelles manières de faire connaissance

Anne Sgard et Isabelle Arpin

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rga/9325>

DOI : [10.4000/rga.9325](https://doi.org/10.4000/rga.9325)

ISSN : 1760-7426

### Éditeur :

Association pour la diffusion de la recherche alpine, UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Référence électronique

Anne Sgard et Isabelle Arpin, « La montagne et les nouvelles manières de faire connaissance », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 109-2 | 2021, mis en ligne le , consulté le 31 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rga/9325> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rga.9325>

---

Ce document a été généré automatiquement le 31 octobre 2021.



La Revue de Géographie Alpine est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# La montagne et les nouvelles manières de faire connaissance

Anne Sgard et Isabelle Arpin

---

- 1 Produire des connaissances scientifiques est une activité éminemment collective. Depuis plusieurs décennies et de manière croissante depuis le début de ce siècle, les professionnel·les de cette activité que sont les chercheur·ses sont incité·es à travailler non seulement ensemble, mais aussi avec des professionnel·les d'autres secteurs ou des « citoyen·nes ordinaires ». C'est à ces liens entre les chercheur·ses et d'autres acteur·rices, volontiers présentés comme à l'origine de connaissances nouvelles et innovantes, qu'est consacré ce dossier. Les sept articles qui le constituent permettent de s'en faire une idée plus précise : comment ces liens sont-ils désignés, quelles formes prennent-ils, dans quels lieux et à quels moments se déploient-ils ; en quoi sont-ils nouveaux, quelle est leur importance relative ? Ils documentent également les attentes à leur égard, leurs apports, leurs conditions de réussite et leurs limites. Ils éclairent enfin le lien entre la montagne et ces manières particulières de « faire connaissance », à la frontière de la recherche scientifique et d'autres activités spécifiques des régions de montagne.

## Caractériser les liens entre chercheurs et acteurs

- 2 Dans deux articles seulement, le lien considéré relève d'une activité qui n'est pas d'abord scientifique, mais touristique dans un cas (Viallette *et al.*), et de communication/d'information préventive dans l'autre (Chambro et de Oliveira). Les autres articles traitent tous de liens établis entre chercheur·ses et autres acteur·rices non académiques dans le cadre d'une activité de recherche scientifique. Cette inscription privilégiée des liens entre chercheur·ses et autres acteur·rices dans la recherche, plutôt que dans d'autres activités, s'explique sans doute par le fait que l'appel à articles mettait fortement l'accent sur le « tournant collaboratif » dans la recherche alpine. Ces recherches qui débordent de la sphère académique sont désignées par des termes variables, parfois utilisés comme des synonymes dans un

même article : recherches participatives, partenariales, collaboratives, embarquées, sciences participatives ou sciences citoyennes. Les termes de sciences participatives et de sciences citoyennes sont utilisés lorsque les personnes contribuent à l'activité scientifique dans le cadre de leurs loisirs. Les termes de recherches partenariales ou collaboratives reviennent plutôt lorsque les chercheurs travaillent avec d'autres professionnels, de la conservation de la nature (Ronsin) ou de la montagne (Clivaz *et al.*). Le terme de recherche-action interdisciplinaire ou collaborative est employé lorsqu'il s'agit d'atteindre un objectif opérationnel clairement identifié, comme la prévention des accidents (Vanpouille *et al.*) ou des risques (Chambru et de Oliveira) en montagne. Alors que, dans la littérature anglo-saxonne, le terme « transdisciplinaire » s'est largement imposé pour désigner les collaborations entre les chercheurs et les acteurs non-académiques autour d'un problème commun (Callon, 1986; Hirsch-Hadorn *et al.*, 2008; Jahn, Bergmann, & Keil, 2012), ce n'est manifestement pas le cas ici : le terme n'est utilisé que dans un seul article (Ronsin).

- 3 Des figures, des moments et des lieux ressortent de la diversité des cas présentés comme des « faiseurs de liens ». Ce sont d'abord des figures de médiateurs qui, ayant un pied dans la recherche, un pied dans une autre activité, peuvent aller de l'une à l'autre et traduire des questionnements et des connaissances. La doctorante impliquée dans l'élaboration de la base de témoignages Serac sur les accidents et incidents en montagne, qui se forme simultanément au métier de chercheur et au métier de guide de haute montagne, en est un exemple typique (Vanpouille *et al.*). Ce sont aussi des moments et des lieux, comme les refuges, où des chercheur·ses et d'autres acteur·rices peuvent se retrouver et se rencontrer ; le jardin du Lautaret, par exemple, apparaît au fil du numéro comme un véritable *hot spot* (Parker & Hackett, 2012) des liens entre recherche et société (Clivaz *et al.* ; Vialette *et al.*, Ronsin). Ces moments et ces lieux de terrain partagé apparaissent comme un élément récurrent. Ces déplacements hors des salles et des laboratoires, en contact direct avec l'objet de recherche (objet intermédiaire), impliquent souvent un effort vécu ensemble, une organisation, une météo incertaine, mais aussi des découvertes, un plaisir du terrain qui mériterait une étude fouillée.
- 4 Mais jusqu'à quel point peut-on parler de nouveauté et d'innovation à propos des liens entre chercheur·ses et autres acteur·rices ? L'article de Tancoigne sur les recherches collaboratives en microbiologie laitière, et celui de Dentant *et al.* sur la contribution de pionniers de l'alpinisme à la découverte de la très haute montagne comme un milieu vivant rappellent opportunément que, depuis longtemps, des non-chercheur·ses contribuent à la production de connaissances scientifiques et que les chercheur·ses, de leur côté, s'impliquent dans d'autres activités. Dans certains cas, toutefois, ces liens prennent des formes effectivement nouvelles : les « résidences » de chercheur·ses dans un espace protégé, ou de gestionnaires des parcs dans un laboratoire de recherche (Ronsin), ou encore les randonnées scientifiques itinérantes n'existaient pas il y a peu. Notons au passage que, dans les deux cas, c'est le déplacement, sur le terrain « de l'autre », ou ensemble, qui semble favoriser le lien et la création d'une « zone frontière ». Mais, plus que l'existence de liens, c'est surtout la manière de les considérer, de les intégrer dans l'écriture scientifique et la signification qu'on leur accorde qui se sont transformées. On peut penser aux personnes-ressources (instituteur·trices, maires et curés...) indispensables aux générations de géographes de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle mais peu valorisées. Ils étaient un moyen de produire

des connaissances fréquemment passé sous silence (Tancoigne), et éventuellement caché, ou d'éduquer des publics en transférant les connaissances scientifiques de manière linéaire ; ces liens sont aujourd'hui présentés comme plus complexes — il ne s'agit pas de « simples transferts de connaissances » (Viallette *et al.*) — revendiqués, formalisés, ils deviennent une fin en soi et un objet d'attention et de soin. Ils sont aussi, désormais, un objet de recherche, dont témoigne la dimension réflexive de plusieurs articles (Vanpouille *et al.* ; Chambru et de Oliveira ; Ronsin ; Viallette *et al.*).

- 5 Quelle est l'importance relative, finalement, de ces liens désormais mis en avant ? Sont-ils aussi présents dans les faits que dans les appels à projets et les politiques scientifiques ? Sans pouvoir apporter de réponse définitive à cette question, on peut tout de même observer que les expériences de chercheur·ses en résidence se comptent sur les doigts de la main plusieurs années après leur mise en place (Ronsin), que les recherches collaboratives restent une forme minoritaire de production des connaissances en microbiologie (Tancoigne), ou encore que les différentes formes de tourisme scientifique identifiées par Viallette *et al.* continuent de ne concerner que les catégories socioprofessionnelles les plus formées. Les expériences qui font actuellement référence (comme le programme « Sentinelles des Alpes ») restent peu nombreuses. Si ces observations demandent à l'évidence à être complétées, considérer les apports des liens entre la recherche et d'autres activités, les attentes à leur égard, leurs conditions de développement et leurs limites peut aider à mieux comprendre ce qui peut donner envie, ou pas, de les créer et de les maintenir dans le temps.

## Créer et cultiver des liens : une ressource, un travail et des limites

- 6 Dans la plupart des articles, les liens entre chercheur·ses et les autres acteur·rices apparaissent comme une ressource. L'implication de non chercheur·ses dans des recherches visent à favoriser la production de connaissances dispersées (Clivaz *et al.*) ou relatives à des milieux dont l'accès nécessite des qualités physiques et un engagement du corps hors du commun (Dentant *et al.*). Dans le cas de la recherche-action, l'implication des acteur·rices est considérée comme un moyen de produire des connaissances plus pertinentes pour l'action publique, par exemple pour améliorer la prévention des accidents (Vanpouille *et al.*) ou des risques naturels (Chambru et de Oliveira). Quant à l'implication des chercheur·ses dans l'activité touristique, elle est vue comme un moyen de renforcer l'attractivité d'un territoire et de « conscientiser » les visiteur·ses aux changements globaux. D'autres motivations apparaissent aussi, mais moins nettement. Le passage d'alpinistes du statut de « collecteurs de catégorie C » à celui de co-producteur·rices de science (Dentant *et al.*) et la qualification des acteur·rices touristiques et sportives des espaces de montagne peu aménagés de co-chercheur·ses constituent un enjeu de redistribution de l'expertise scientifique, de reconnaissance et de justice.
- 7 Ces liens ne sont pas, pour autant, une ressource facile à obtenir : leur établissement, et même leur maintien, exigent des efforts substantiels (Ronsin, Vanpouille *et al.*, Clivaz *et al.*). Un véritable travail d'intéressement, au sens de Callon (1986), est nécessaire pour impliquer des acteur·rices dans les recherches, y compris lorsque ces dernières semblent pouvoir bénéficier des résultats attendus (Clivaz *et al.*, Vanpouille *et al.*). Il·elles peuvent, tout simplement, ne pas être intéressés par les problèmes considérés

(Chambru et de Oliveira). Il·elles peuvent aussi craindre que leur implication dans les recherches vienne contrarier l'organisation de leur travail ou leurs intérêts professionnels, ou que les apports de ces recherches ne soient pas à la hauteur de leur investissement, si bien que des acteur·rices important·es, comme des syndicats professionnels (Clivaz *et al.*), choisissent de rester en dehors des dispositifs collaboratifs. Il faut ensuite fréquemment former les participant·es pour qu'il·elles soient à même de produire les connaissances attendues (Vanpouille *et al.*), et animer en permanence les dispositifs collaboratifs. Établir des liens qui satisfont les attentes initiales demande alors des moyens humains et financiers conséquents, de la persévérance, de la confiance, des compétences relationnelles (Vanpouille *et al.*, Clivaz *et al.*, Ronsin) et de la longue durée (Ronsin, Tancoigne). Et les temporalités des chercheur·ses ne rencontrent pas toujours celles des acteur·rices sollicité·es. Une certaine réciprocité peut aussi s'avérer nécessaire : les chercheurs doivent par exemple s'impliquer dans la vie et le fonctionnement des refuges, s'ils veulent que les gardien·nes s'impliquent durablement dans leurs recherches (Clivaz *et al.*).

- 8 Si les articles mettent clairement en évidence l'existence de conditions pour établir et maintenir des liens entre chercheur·ses et autres acteur·rices, et soulignent les limites et obstacles, ils adoptent beaucoup plus rarement une perspective critique. Cette quasi absence de dimension critique peut s'expliquer à la fois par la diffusion de l'idée selon laquelle ces liens sont nécessairement « une bonne chose » (Katz & Martin, 1997), une « bonne pratique », et par le fait que la grande majorité des auteur·rices sont eux·elles-mêmes impliqués dans les liens dont il·elles rendent compte. Toutefois, Chambru et de Oliveira mettent en évidence une propension différentielle des élu·es à s'engager dans des politiques d'information préventive selon les risques et les gains politiques qu'il·elles leur associent, plutôt qu'en fonction des préoccupations des habitant·es. Ronsin note quant à elle que les liens ne font pas disparaître la frontière entre le monde de la recherche scientifique et le monde de la conservation de la nature et les différences de statut, et que la réaffirmation de cette frontière dans certaines circonstances peut être d'autant plus mal vécue que ces liens sont plus anciens et plus étroits.

## Et la montagne ?

- 9 L'appel à articles invitait les auteur·rices à explorer les rapports entre la montagne et les liens entre chercheur·ses et autres acteur·rices. La montagne (uniquement alpine dans cet ensemble de textes) apparaît avant tout, classiquement, comme un cadre qui présente des spécificités marquées : l'exposition aux changements globaux, aux risques naturels et aux accidents dans le cadre des activités récréatives et sportives y est exacerbée (Vanpouille *et al.*) ; la production des connaissances exige en haute montagne un engagement particulier des corps (Dentant *et al.*). Remarquons aussi que la montagne est caractérisée par l'importance des espaces protégés ainsi que des activités de plein air, donc des professions qui s'y rattachent, les plus représentées dans les collaborations présentées ici.
- 10 La montagne est décrite comme un terreau particulièrement propice à l'activité scientifique (Dentant *et al.*, Vialette *et al.*) et à l'expérimentation de recherches collaboratives et innovantes en particulier, sans que cette affirmation soit toujours solidement étayée. Tout en y souscrivant, Vanpouille *et al.* constatent que les rivalités

qui traversent le « micro-monde » de la montagne, notamment dans le domaine de la sécurité, favorisent plutôt le secret et entravent l'établissement d'une approche collaborative des accidents et des incidents qui surviennent dans les pratiques sportives. Clivaz *et al.* notent eux aussi l'existence de divergences de points de vue entre les gardiennes de refuge et les guides de haute montagne, susceptibles de retentir sur les démarches collaboratives. Si la montagne ne semble pas nécessairement favoriser les recherches collaboratives, celles-ci ont produit des connaissances qui ont contribué à l'affirmation de la spécificité de la montagne et de ses productions : les recherches sur la microbiologie laitière ont ainsi servi à mettre en avant la notion de « terroir microbien » et à distinguer les productions fromagères des Alpes et du Jura (Tancoigne).

## Les articles

- 11 Les sept articles de ce dossier peuvent être divisés en deux groupes : les liens entre chercheur·ses et autres acteur·rices s'inscrivent principalement dans un objectif de production collaborative de la connaissance dans le premier, alors qu'ils s'inscrivent aussi voire surtout dans la poursuite d'un objectif d'action publique dans le second.
- 12 Adoptant une perspective historique, Dentant, Mao, Lavergne et Bourdeau retracent le rôle des alpinistes dans la découverte de la haute montagne comme un milieu vivant, depuis les débuts de l'alpinisme jusqu'à aujourd'hui. Ils soulignent le rôle d'objets intermédiaires, d'êtres médiateurs et de zones frontières dans la production de connaissances scientifiques sur la haute montagne et l'accession récente d'alpinistes au statut de co-producteurs de science.
- 13 Tancoigne retrace elle aussi l'histoire de recherches collaboratives, autour de la microbiologie laitière dans les Alpes et le Jura, et montre leur rôle dans l'émergence de la notion de « terroir microbien ». Son analyse d'un ensemble de sources permet de resituer ses recherches dans la microbiologie dans son ensemble, et de mettre en évidence leur relative marginalité.
- 14 Ronsin étudie une modalité de lien apparue récemment entre des chercheurs et des gestionnaires d'espaces naturels protégés de la Zone Atelier Alpes, intitulée « chercheurs en résidence ». En s'appuyant sur une enquête ethnographique, elle montre que ces expériences permettent aux chercheurs et aux gestionnaires de découvrir des quotidiens professionnels et le fonctionnement de leurs organisations, qu'ils ignoraient en dépit d'une longue tradition collaborative.
- 15 En s'appuyant sur le cas de deux projets collaboratifs, en France et en Suisse, Clivaz, Langenbach, Obin et Savioz examinent l'intérêt d'impliquer les professionnels de la montagne pour mieux connaître les pratiques récréatives dans la montagne dite peu aménagée. La comparaison des deux cas fait ressortir les conditions de réussite de tels projets et permet de dégager un ensemble de recommandations.
- 16 Représentatifs du deuxième ensemble de textes, Chambru et de Oliveira s'intéressent aux politiques publiques de communication à propos des risques naturels en montagne. Le texte porte un regard critique sur une recherche-action interdisciplinaire, associant géographie et sciences de l'information et de la communication, qui visait la production d'une expertise en appui à une politique préventive et s'est trouvée en décalage vis-à-vis des attentes et pratiques de habitants.

- 17 Dans le champ également des risques en montagne, Vanpouille, Soulé, Boutroy et Lefevre retracent la difficile mise en œuvre d'une démarche de recherche-action collaborative pour concevoir une base de données consacrée au recueil participatif de témoignages d'accidents en montagne. Le processus de constitution de cette base et de production de savoirs est analysé au prisme de la sociologie des sciences et de techniques.
- 18 À partir de trois exemples nord-alpins, Vialette, Mao et Bourlon questionnent la notion de tourisme scientifique. Leur analyse vise tout d'abord à identifier la place et les formes de médiation pour élaborer une typologie des offres de tourisme scientifique. Une enquête auprès des visiteurs leur permet ensuite d'évaluer l'intérêt de ces activités dans l'attractivité des territoires, parmi lesquels les montagnes apparaissent comme des laboratoires d'innovation.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Callon, M., 1986.- « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », dans *L'Année sociologique*, vol. 32, p. 169-208.

Hirsch-Hadorn, G., Hoffmann-Riem, H., Biber-Klemm, S., Grössenbacher-Mansuy, W., Joye, D., Pohl, C., Zemp, E. (dir.), 2008.- *Handbook of transdisciplinary research*, Springer.

Jahn, T., Bergmann, M., Keil, F., 2012.- « Transdisciplinarity: Between mainstreaming and marginalization », dans *Ecological economics*, vol. 79, p. 1-10. Doi : <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2012.04.017>

Katz, J. S., Martin, B. R., 1997.- « What is research collaboration? », dans *Research Policy*, vol. 26, p. 1-18.

Parker, J. N., Hackett, E. J., 2012.- « Hot spots and hot moments in scientific collaborations and social movements », dans *American Sociological Review*, vol. 77, n° 1, p. 21-44.

## AUTEURS

### ANNE SGARD

Département de géographie et environnement / Institut universitaire de formation des enseignants, Université de Genève, Suisse

### ISABELLE ARPIN

Univ. Grenoble Alpes, INRAE, LESSEM